

1945

Naissance
à Newark
(Etats-Unis).

1967

Arrivée à Nice.

1971

Doctorat
en littérature
comparée
à l'université
de Nice.

1985

La Sixième,
éd. L'Ecole
des loisirs.

2015

Jacques a dit,
éd. Bayard.

*Elle écrit comme elle
vit, rit, danse, pleure.
La papesse du livre
pour enfants cultive
son art, sa capacité
à s'émerveiller, son
exubérance... et son
accent américain.*

Susie Morgenstern

Propos recueillis par Michel Abescat
et Julia Vergely
Photo Olivier Metzger pour Télérama

Susie Morgenstern est une star de la littérature jeunesse. Reconnaisable entre mille. Son éternelle bonne humeur, ses lunettes roses en forme de cœur, son exubérance joyeuse, son rire à tous les coins de phrase. Et cet irréductible accent américain, tenace malgré cinquante-deux ans passés en France. Susie Morgenstern écrit comme elle respire, depuis toujours. Son regard au laser, son humour dévastateur font mouche à tous les coups. Elle collectionne les prix et les succès. *La Sixième*, son best-seller, paru en 1985 et lu par plusieurs générations, est devenu un classique. A l'instar de *Lettres d'amour de 0 à 10*, de *Confessions d'une grosse patate* ou de *La Première Fois que j'ai eu 16 ans*. Née à Newark, aux Etats-Unis, en 1945, arrivée en France à l'âge de 22 ans après un coup de foudre amoureux, Susie Morgenstern n'a depuis jamais quitté sa maison de Nice. Derrière cette joie de vivre apparemment inépuisable se cache pourtant une femme plus complexe. Avec sa langue inimitable et sa façon si directe de dire les choses, elle s'explique aujourd'hui sans détour.

Vous avez écrit près de 150 livres, la plupart pour la jeunesse. Pourquoi ? Mes premiers romans datent de mon arrivée en France avec mon bébé. J'avais 22 ans, je parlais trois mots de français. Mais j'ai tout de suite écrit dans cette langue et pour les enfants. Sans doute est-ce la maternité qui m'a orientée vers l'écriture pour la jeunesse, j'avais près de moi cette force vive d'inspiration. Et puis tout était neuf, je vivais sur une nouvelle planète, je retrouvais des yeux d'enfant. Je crois ne jamais les avoir perdus.

Que représente l'enfance pour vous ? L'émerveillement. Ce regard neuf, la surprise de chaque instant. Je dis tout le temps : « Waouh ! » Vraiment. C'est mon mot. La France m'émerveille, je suis furieusement amoureuse de ce pays, je rêve de perdre mon accent pour être véritablement française.

Cependant vous êtes critique sur le regard que les Français portent sur l'enfant... Ici, à la différence des Etats-Unis, l'enfance n'existe pas. Elle n'est pas considérée comme un état en soi, juste une transition. Même la revue de la FCPE, l'association de parents d'élèves, s'appelle *Pour l'enfant vers l'homme*. Je me souviens, quand j'ai amené ma fille à la maternelle, les parents disaient à leur enfant : « Travaille bien ! » Vous imaginez ? A 3 ans ! En Amérique, on lui dit : « *Have fun !* » Dans mon enfance, au début des années 1950, l'école n'était pas un souci, l'avenir non plus. Mes sœurs et moi avions un seul rêve, celui d'attraper un bonhomme et de faire de gros bébés. Et nous nous sommes mariées toutes les trois à 21 ans. C'était alors la seule issue possible.

Quels souvenirs gardez-vous de cette enfance à Newark ? Chanter et danser. J'ai écrit un livre sur la comédie musicale et, en deux ans, j'en ai regardé près de 300. Quel régal ! Mais je les connaissais presque toutes, je les avais vues dans ma jeunesse.

Toutes les semaines, avec ma mère qui était pianiste, nous chantions et nous dansions. A 89 ans, elle allait encore jouer dans les maisons de retraite. Chanter, danser, c'était ça ma jeunesse. Je me souviens de toutes ces fêtes juives, si joyeuses. Mes parents étaient traditionalistes, pas exactement croyants. J'allais à l'école juive, je parle couramment l'hébreu. Mais nous n'étions pas vraiment pratiquants. Les fêtes étaient « *light* ». Mon enfance était heureuse, même s'il y avait un bémol. Pour tout vous dire, je suis récemment allée voir un psy. J'ai eu un cancer et l'oncologue m'a dit que c'était bien d'en voir un après une chimio. J'avais suivi un programme « nutrition et fitness » à l'hôpital et maigri de 25 kilos, mais j'en ai vite repris 27. J'ai expliqué au psy que je me sentais coupable de ne pas arriver à maigrir alors que cet extraordinaire système de santé français m'avait financé ce programme. Il m'a répondu que le problème n'était pas là. Où était-il alors ? « Votre mère », a-t-il lancé. « Mais comment l'éliminer ? » lui ai-je rétorqué. Ma mère était mince et a accouché de trois éléphants. Jamais elle n'a pu l'accepter. Toute mon enfance est marquée par ses remarques incessantes sur mon poids. Si j'achetais une robe par exemple, je lui demandais : « C'est comment, maman ? » Et elle me disait, l'air navré : « Comment ça peut être ? »

Et pourtant vous cultivez le regard de l'enfance, affichez une énergie, un enthousiasme à toute épreuve. En apparence ? Je m'efforce effectivement de garder ma part d'enfance. Très fortement. Mes enfants pensent que je suis complètement paumée, que je suis une imbécile heureuse. S'agit-il d'une façade ? Qu'est-ce que je me cache, comme dirait mon psy ? Je fouille cette question en ce moment. Je culpabilise d'être malade : qu'ai-je fait de travers ? Je culpabilise d'avoir perdu mon mari, mort prématurément d'un cancer, en 1994, à 54 ans. La culpabilité occupe une grande partie de ma vie. >>>

À LIRE

L'Ennui cui-cui, éd. L'Ecole des loisirs, 56 p., 7,50€.

Pourquoi se sentir coupable d'être malade ou d'avoir perdu un mari?

Je ne sais pas, la culpabilité fait partie de moi. La culpabilité d'être juive. Pourquoi? Y a-t-il une raison? Pourquoi avons-nous été persécutés, assassinés? Depuis ma plus petite enfance, je me pose cette question: «Qu'avons-nous fait?» Ma culpabilité vient de là, je me pousse depuis toujours pour justifier une existence qui ne devrait pas être. Je suis née en 1945, je l'ai échappé belle. Mon mari est mort de la guerre dont il a porté le poids sa vie durant, comme une maladie. Il était un enfant caché, son père a été déporté à Auschwitz et n'a pas survécu. Le côté sombre de ma vie se trouve là. Je me souviens que l'éditeur Thierry Magnier m'avait demandé d'écrire un livre pour une collection intitulée «L'aller sans retour». J'ai tout de suite pensé à Auschwitz et je n'ai pas pu. Je suis incapable d'écrire sur ce sujet, je ne l'ai jamais évoqué dans mes livres.

Vous ne parlez guère de votre père...

Il était totalement absent. Ma mère, mes sœurs, mes tantes, notre famille était une sorte de matriarcat. Mon père fuyait tôt le matin, revenait tard le soir, jouait aux cartes avec ses amis trois fois par semaine. Il était très doux, toujours gentil... mais jamais là. Le regret de ma vie est de ne pas l'avoir connu.

Cette enfance «matriarcale» a-t-elle influencé votre regard?

Sur les hommes surtout! Nous les trouvions nuls et pathétiques. Les hommes étaient un mal nécessaire pour se reproduire. On ne cherchait pas à les connaître. Nous étions le sexe supérieur, c'est tout. Nous ne reconnaissons aucun talent spécifique aux hommes parce qu'à la maison les filles faisaient tout. Les femmes faisaient le monde. L'homme se contentait d'apporter l'argent, et encore, pas beaucoup dans notre cas. Un «mâle nécessaire», voilà tout, avec lequel il convenait pourtant de se marier. Il n'y avait pas d'autre possibilité. Jacques, mon mari, a évidemment bousculé cette image. Il était différent.

La plupart de vos personnages sont féminins. Pourquoi?

Parce que je connais surtout le fonctionnement des filles. Après ma mère et mes sœurs, j'ai eu deux filles et deux petites-filles. J'ai toujours eu beaucoup de copines. Après Jacques, il m'aura fallu attendre l'arrivée de mes petits-fils pour que je comprenne un peu comment ça marche, un homme.

Comment avez-vous rencontré Jacques?

Jacques a été un coup de foudre. J'étais à Jérusalem pour mes études. Il habitait Nice et était venu pour un congrès de mathématiciens. Je l'ai vu de loin, dans la foule d'un immense restaurant universitaire. J'étais avec une amie et je lui ai dit: «C'est lui!» Je suis allée à sa rencontre avec mon plateau, j'ai dit «Shalom», il m'a répondu en français, dont je n'avais pas la moindre notion. Il est resté trois jours à Jérusalem. Avant de partir, il est venu voir ma mère qui lui a dit qu'elle pouvait organiser le mariage en une semaine. Il a dit: «OK». Quelques mois plus tard, je quittais l'Amérique avec mon bébé, je quittais ma langue, ma mère, mes sœurs. C'était déchirant. Et je suis arrivée à Nice, où j'habite toujours.



Vous avez appris le français...

En me débrouillant, je n'ai jamais pris de cours. Et je ne sais toujours pas exactement quand il faut utiliser l'imparfait, le passé composé ou le passé simple. Jacques corrigeait mes premiers manuscrits et quand il y avait plus de trois fautes dans une phrase, il notait crûment dans la marge: «merde!». J'ai encore des manuscrits dont les pages sont pleines de ce mot: «merde!», «merde!», «merde!». Jacques disait que ma plus grande qualité était de ne pas être perfectionniste. Il avait raison, j'ai tendance à foncer. Dans un de mes romans, *Margot Mégalo*, la suite de *La Sixième*, il y a une sorte de slogan qui revient: «Fonce et tais-toi!»

Aujourd'hui, quel est votre rapport aux deux langues?

Le français est ma langue d'écriture. J'ai écrit un seul livre en anglais, *La Petite Dernière*, parce que j'y reproduisais des conversations avec mes sœurs quand j'avais 10 ans. Je suis chez moi en français, mais je suis toujours ravie quand je peux parler anglais. Comme quelqu'un qui se régale à parler patois. Mais le français est autant que l'anglais ma langue de cœur, je suis schizophrène, en fait. Et puis il y a l'hébreu et le yiddish, les langues secrètes de mes parents. J'ai étudié l'hébreu en Israël, je le parle quand je vais là-bas, où j'ai pas mal d'amis. Ici, quand je dis bonjour, les gens me souhaitent un bon séjour en France alors que j'y habite depuis cinquante-deux ans. Je ne fais pas exprès, je n'entends pas mon accent.

Comment voyez-vous la France?

Comme un paradis. J'ai été soignée au centre Lacassagne, à Nice, j'en garde une telle gratitude. En ce moment, je regarde la série américaine *Breaking Bad*, l'histoire de ce type contraint au trafic de drogue pour payer ses soins. Ici, tout est gratuit. Comment je vois la France? Comme le pays de l'exception culturelle aussi. Je suis récemment allée à la Fête du livre jeunesse de Villeurbanne, des gens qui ne roulent pas sur l'or achètent des livres pour leurs enfants. Je vais dans les écoles, les enfants sont préparés, ils ont lu mes livres. Mes enfants ont été éduqués gratuitement. En Amérique, les jeunes gens ne font pas de bébé avant d'avoir quelques milliers de dollars pour financer l'université.

Susie Morgenstern
croquée
par l'illustrateur
Serge Bloch.

En même temps, vous critiquez le système d'éducation français...

Trop de temps passé à l'école. Et le bac! Quelle horreur, quel stress! Ma petite-fille Iona a fait une prépa scientifique au lycée Louis-le-Grand, expérience épouvantable, inhumaine. Elle m'a dit: «Je donne deux ans de ma vie.» Mais quelles années! Entre 18 et 20 ans. Quand je vais dans les écoles et que j'entends dans les couloirs: «Vous êtes nuls», je suis terrorisée. En Amérique, on privilégie l'éducation par l'encouragement. Si l'élève échoue, on lui dira «Good try!», tu as bien essayé. En France, on accorde trop d'importance aux notes, aux classements. Dès la maternelle, on pense à Polytechnique. A quoi ça rime? J'ai écrit *La Sixième*, où je ne ménage pas mes critiques, il y a trente-cinq ans. Le roman a toujours le même succès. Rien n'a changé.

Une question hante la plupart des parents: comment transmettre le goût de la lecture?

On me pose souvent la question à laquelle je réponds: «Vos enfants ont-ils sous les yeux le modèle de quelqu'un qui lit?» Ce modèle disparaît malheureusement. Moi-même je suis devenue accro aux séries et cette situation m'inquiète. Tout a commencé avec *Downton Abbey*, une merveille. Je regarde aussi des séries pour les jeunes: *Sex Education*, *Atypical*, *Thirteen Reasons Why*. Je lis moins, comme beaucoup de gens. En revanche, j'écris tous les jours, je suis une machine, je ne peux vivre autrement. Quand j'étais prof d'anglais à l'université, j'ai arnaqué l'Education nationale pendant quarante ans. J'étais malheureuse de devoir enseigner alors que je ne pensais qu'à écrire, donc je donnais des interros. Mon roman *Joker* a été écrit à la fac, pendant que les étudiants bâchaient les sujets que je leur avais donnés.

D'où vient ce besoin d'écrire?

L'écriture est mon oxygène. Pendant la chimio, j'ai écrit quatre romans. Je vomissais, puis je retournais écrire. L'écriture était un moyen de me justifier d'avoir survécu, d'être là. Et en même temps elle m'aidait à survivre. Je suis un écrivain, c'est sûr. Chaque matin, j'ai hâte de m'y remettre. Et les nuits sont terribles, car je suis trop fatiguée pour écrire.

L'humour est toujours le ressort de vos livres, mais vous parlez de l'école, du sexe, de la mort. Vous prenez les enfants au sérieux...

Je ne fais pas trop de différence entre les enfants et les adultes. Ce sont des êtres humains, avec lesquels je peux être amie. L'humour est le trésor qui permet de tout faire passer. Je suis écrivain jeunesse parce que je souhaite que les enfants lisent. Je me sens missionnaire, je suis consciente de mon rôle alors que la lecture se perd. Comment survivre sans humour? Quand j'allais aux séances de chimio, j'amusais mon entourage, je mettais des chapeaux fous, les gens souriaient. J'aime l'anticonformisme. Jeunes, mes sœurs et moi étions considérées comme folles. Et nous l'étions.

Depuis la mort de Jacques, vous avez entamé une nouvelle histoire avec un homme rencontré sur un site...

J'ai pleuré pendant dix ans, dignement. Aujourd'hui je le dis à toutes les veuves: pas la peine d'attendre dix ans. Je m'étais inscrite sur un site juif de rencontres et j'ai fait la connaissance de Georges. Quel cadeau de la vie! On s'est écrit, ce qui est une façon très ancienne de rencontrer quelqu'un, puis, après plusieurs mois d'échanges, nous nous sommes vus, nous étions déjà de vieux amis. J'ai un peu forcé le destin, dans sa chambre d'hôtel, sinon je crois que nous en serions toujours au même point. A nos âges, lui ai-je dit, on n'a pas trop le temps de faire la cour!

Quelle importance attachez-vous à l'amour, vous qui portez toujours des lunettes roses en forme de cœur?

C'est ma religion. J'aime les gens, il est rare que je n'aime pas quelqu'un. Je déteste les conflits. Je suis incapable de créer un personnage de méchant. Quand je vais faire une course, je deviens la meilleure amie du vendeur ou de la vendeuse. Chaque fête du livre est l'occasion de me faire de nouveaux amis.

Cette inépuisable empathie n'est-elle pas une manière de vous protéger?

Je regarde effectivement le monde à travers mes lunettes roses, alors que le *Journal d'Anne Franck* est mon livre de chevet depuis l'âge de 13 ans. Elle est morte en mars 1945, je suis née en mars 1945. Elle m'a accompagnée toute ma vie. Combien de fois ai-je lu Primo Levi? Combien de fois ai-je vu *Shoah*, le film de Claude Lanzmann? De quelle forme de masochisme s'agit-il?

Nous avons beaucoup parlé de l'enfance et vous voilà confrontée au vieillissement. Comment le vivez-vous?

Dans le déni! J'ai reçu récemment une invitation de RFI pour participer à une émission intitulée «Comment bien vivre la vieillesse», et sur le coup je me suis demandé pourquoi ils m'avaient invitée. Vous connaissez l'expression: «La vieillesse n'est pas pour les lâches.» Il est si difficile d'être pleinement conscient de son âge, si dur d'accepter ses limites. Depuis trois ans, j'ai subi six opérations. A chaque fois, j'ai craint de mourir. Une de mes copines, à l'hôpital, ne cessait de dire «c'est pas la joie», à longueur de journée. Nous étions à Nice, installées sur une terrasse, avec une vue magnifique et je lui rétorquais: «Regarde comme c'est beau.» La vie est de plus en plus dure en vieillissant. J'ai du mal aujourd'hui à monter la centaine de marches qui conduisent à ma maison. Mais que dire? Je viens d'être invitée à Saint-Pierre-et-Miquelon, je vais rencontrer des classes, ils m'ont parlé de randonnées. Des randonnées, vous vous rendez compte? Mais j'ai décidé d'accepter l'invitation ●

«L'écriture est mon oxygène. Elle est un moyen de me justifier d'avoir survécu. Et elle m'a aidée à survivre.»